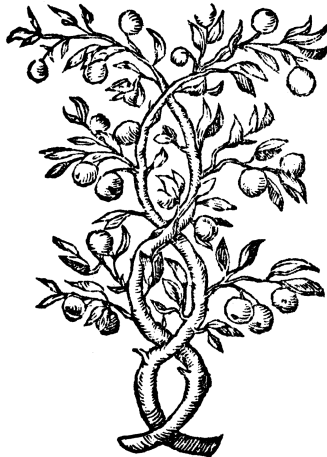


La Vierge
du Mexique

ou le miracle le plus
spectaculaire de Marie

Père François Brune

La Vierge
du Mexique
ou le miracle le plus
spectaculaire de Marie



Le jardin des Livres
Paris

Du même auteur :

- Pour que l'homme devienne Dieu, Dangles, 1992, repris par les Presses de la Renaissance dans la collection « Petite renaissance », 2008
- Les morts nous parlent, tome 1, nouvelle édition Oxus, 2005, traduit en bulgare, espagnol, italien, polonais, portugais et roumain.
- Les morts nous parlent , tome 2, Oxus, 2006.
- Christ et Karma, Dangles, 1995, repris par les Presses de la Renaissance sous le titre « L'homme doit-il être sauvé ? » dans la collection « petite renaissance », 2007, traduit en allemand, espagnol et roumain.
- Dites-leur que la mort n'existe pas, messages de Jean Winter et Gérard de Dampierre, commentaires du P. Brune, Exergue, 1998, repris par Le courrier du Livre, traduit en roumain.
- A l'écoute de l'au-delà, en collaboration avec Rémy Chauvin, nouvelle édition Oxus, 2003, traduit en italien et portugais.
- Dieu et Satan, Oxus, 2004.
- Saint Paul, le témoignage mystique, Oxus, 2003.
- Le Chronoviseur, Oxus, 2004, traduit en roumain.
- La Vierge de l'Égypte, Le Jardin des Livres, 2005.
- Hélas, qu'avons nous fait de son Amour ?, Le temps présent, 2008.

Vous pouvez consulter www.lejardindeslivres.fr
et télécharger de larges extraits de ce livre et
les envoyer à vos amis

La Vierge du Mexique © 2008 François Brune

Editions Le jardin des Livres ®
243 bis, Boulevard Pereire - Paris 75827 Cedex 17

Toute reproduction, même partielle par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation préalable. Une copie par Xérogaphie, photographie, support magnétique, électronique ou autre constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 et du 3 juillet 1995, sur la protection des droits d'auteur.

Préface de Didier van Cauwelært

Il arrive qu'on demande à un enquêteur réputé pour son sérieux de cautionner par une préface les délires d'un romancier. Le contraire est moins fréquent. C'est donc avec une certaine jubilation que j'écris ces quelques mots pour présenter l'immense travail d'investigation effectué par le P. François Brune sur un sujet qu'il avait auparavant livré à mon imagination. En 1998, au festival Sciences et Frontières, c'est lui en effet qui m'a parlé pour la première fois de Juan Diego, ce petit Indien aztèque à qui la Vierge Marie était apparue cinq fois avant d'imprimer son image devant témoins sur la tunique qu'il portait, déclenchant ainsi quatre siècles plus tard une cascade de découvertes scientifiques incroyables autour de ce bout de tissu. Immédiatement j'ai senti que c'était, comme on dit, un sujet pour moi. Lorsque *L'Apparition* a été publié, beaucoup de lecteurs et de journalistes ont pensé que j'avais tout inventé. Plus j'expliquais le contraire et moins on me croyait, naturellement. Il faut dire qu'aucun ouvrage sur la Vierge de Guadalupe n'existait en français, hormis l'étude introuvable du F. Bonnet-Eymard diffusée en 1980 dans une revue confidentielle. Nous sommes pourtant en présence d'une des plus grandes énigmes du monde. Depuis 1531, cette image qui n'est pas de la peinture, colorée par des pigments inconnus sur terre, imprimée recto verso sans le moindre apprêt sur un tissu en fibre d'agave qui ne se conserve jamais plus de vingt ans, nargue les rationalistes, émerveille les croyants, embarrasse l'Eglise et livre aux scientifiques de nouveaux mystères chaque fois qu'ils inventent un instrument capable d'élargir le champ de leurs recherches. C'est là tout le paradoxe de cette ébouriffante histoire: les savants les plus hostiles au paranormal n'ont cessé au fil des siècles d'avouer courageusement qu'ils n'étaient pas en mesure d'expliquer la nature, la conservation ni les *pouvoirs* de cette image, tandis que l'Eglise, de plus en plus détournée du merveilleux divin par ses représentants sur terre, passait le plus souvent sous silence, voire mettait en doute le caractère céleste de cette « *pièce à conviction* ». Et ce paradoxe justifie l'implication personnelle si forte de François Brune dans ce dossier: son cœur de prêtre souffre de ce divorce trop fréquent entre le gouvernement de l'Eglise et le message des Evangiles concernant les miracles et la survie de l'âme, tandis que son esprit scientifique s'épanouit au contact des chercheurs, chrétiens ou non, qu'il sait comprendre et stimuler en vulgarisant leurs travaux auprès du grand public. Comment travaille François Brune, sur le terrain ? J'ai eu la chance de le suivre dans les derniers moments de son en-

quête. Il y a en lui du Sherlock Holmes et du Tintin, avec une vraie dose de Don Quichotte dans sa nature de bon Samaritain. Traînant son éternelle valise à roulettes, les poches remplies de pièces de monnaie pour téléphoner des cabines publiques, il traverse Mexico à la poursuite de spécialistes et des témoins, traquant le vrai derrière l'in vraisemblable, avec une rigueur infatigable aidée par ces heureux hasards qui sont les clins d'œil de la Providence. Ainsi le 3 novembre 2001, chez le professeur Hernandez Illescas, l'astronome qui avait prouvé que la disposition des étoiles sur le manteau de la Vierge était exactement celle des constellations dans le ciel de Mexico, à l'heure où l'image apparaissait sur la tunique de Juan Diego. Illescas nous montre ses dernier travaux, puis au moment de partir, François lui demande s'il sait où en est le procès de canonisation de Juan Diego, curieusement enlisé depuis sa béatification par Jean-Paul II dix ans plus tôt. Alors le professeur nous montre deux énormes volumes reliés aux armes du Vatican: le dossier médical complet d'un miracle attribué à Juan Diego, en 1991. Nous connaissons l'histoire de ce jeune suicidé amené à l'hôpital avec plusieurs blessures mortelles au crâne et à la colonne vertébrale. Sa mère avait imploré l'Indien élu par la Vierge de sauver le garçon, qui s'était retrouvé sur pied de manière totalement inexplicable. Mais ce que nous ignorions, c'est que la personne qui avait réceptionné le blessé aux urgences était le professeur Illescas lui-même, par ailleurs médecin réputé, qui, voyant l'état désespéré du jeune homme, avait conseillé à sa mère d'aller prier Juan Diego. Comme nous ignorions que le 30 octobre, à l'heure où nous quitions Paris pour Mexico, le Vatican avait annoncé que, le dossier du miracle ayant été approuvé par la Commission médicale, plus rien ne faisait obstacle à la canonisation. Mais qui était en réalité Juan Diego ? Les dernières découvertes rapportées dans le présent livre vont à l'encontre de tout ce qu'on croyait savoir sur ce petit Indien de la dernière caste, choisi malgré lui comme intermédiaire entre le ciel et le clergé espagnol. La question est de savoir quand a commencé la désinformation, cet agaçant corollaire de tous les grands événements historiques. Vient-on de quitter des siècles de dissimulation, ou d'entrer dans une nouvelle légende ? Le lecteur jugera. Toujours est-il que depuis quelques années, les événements se précipitent autour de la Guadalupe. N'y aurait-il pas urgence pour l'homme à renouer le dialogue avec les forces qui le dépassent ? En tout cas, la lecture de cette passionnante enquête met en lumière les valeurs indissociables sans lesquelles il n'y aurait plus de vie sur terre: l'amour, l'intelligence et l'humour. Une trinité dont François Brune est pour moi l'un des meilleurs porte-parole.

~ Une bombe à retardement ~

Il s'agit peut-être du plus grand miracle de tous les temps. En tout cas, du plus spectaculaire. Le plus extraordinaire est qu'il semble avoir été conçu par Dieu comme une véritable bombe à retardement. Ce n'est en effet que depuis quelques années, et grâce à l'avancement de la science et de nos techniques, que l'aspect prodigieux de ce miracle a pu être révélé. Situation paradoxale: c'est la science qui prouve que l'on se trouve là devant un phénomène qui la dépasse complètement. Deuxième paradoxe, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, ce miracle fantastique est pratiquement inconnu en France. Mais, avant d'entrer dans les détails, résumons en quelques mots l'essentiel de cette histoire.

L'événement s'est produit en 1531, à Mexico. La ville avait été conquise par les Espagnols quelques années auparavant. L'évangélisation progressait rapidement, mais le premier gouvernement civil espagnol s'était montré parfaitement odieux avec les Indiens. La révolte grondait. C'est alors que la Sainte Vierge, Mère de Dieu, est apparue à un Indien nommé Juan Diego et a laissé sur son manteau sa propre image, imprimée miraculeusement. Ce manteau subsiste encore, exposé et vénéré aujourd'hui dans une énorme basilique, dans la banlieue Nord de Mexico, devenue le plus grand centre de pèlerinage de toute l'Amérique latine. Environ vingt millions de fidèles viennent y prier chaque année.

Mais qui en a entendu parler en France ? Personne ! A moins d'être allé au Mexique ou de l'avoir lu dans un guide touristique. Juan Diego est déjà béatifié. Son procès de canonisation est clos. A l'heure où j'écris, il n'y a plus aucun obstacle du côté de Rome. Mgr. Enrique Roberto Salazar Salazar, le directeur du Centre d'Etudes de la Vierge de Guadalupe, me l'a affirmé, il y a déjà de cela quelques mois, au téléphone. Le 30 octobre 2001, la télévision mexicaine révélait que le Vatican avait donné « le feu vert » à sa canonisation. On attendait seulement quelque occasion, un peu prestigieuse, pour proclamer le nouveau saint, en 2002. Alors ?

Pourquoi n'en parle-t-on pas davantage dans l'Eglise de France ? Et dans l'Eglise en général ? Le Frère Bruno Bonnet-Eymard est le seul en France à s'être intéressé à ce miracle. Malheureusement, son étude, tout à fait remarquable, a été publiée en 1980 par « *La Contre-Réforme Catholique au XX^e siècle* » de l'Abbé de Nantes

et ce ne sont pas les dérives actuelles de ce mouvement qui en faciliteront la diffusion. Il existe à l'étranger et en d'autres langues des études sérieuses, nous le verrons, qui se réfèrent parfois aux travaux de Frère Bonnet-Eymard. Quelques brochures se sont quand même fait l'écho de ce miracle, à partir de son étude, mais c'est bien peu pour un aussi grand événement.¹

C'est que les miracles sont très mal vus par nos théologiens.

Pourtant, depuis quelques décennies, les découvertes scientifiques se sont multipliées et ont beaucoup progressé. De nombreux scientifiques de toutes disciplines y ont travaillé et les résultats sont littéralement incroyables. Il faut vraiment toute l'autorité de leurs titres académiques et leur qualité de chercheurs d'instituts célèbres pour arriver à croire ce qu'ils ont trouvé. Une des difficultés pour élever Juan Diego au rang des saints reconnus était l'absence de documents historiques suffisants. On se trouvait un peu dans la même situation que pour les recherches effectuées pour prouver l'authenticité du linceul de Turin. C'est à la science qu'il revient de constater le prodige, mais un minimum d'indices historiques est tout de même nécessaire pour conclure à l'authenticité.

Heureusement, dans les deux cas, les études ont bien avancé et ne laissent plus place à aucun doute, aussi bien pour le linceul de Turin que pour le miracle de la Vierge de Guadalupe. Il existe encore une autre raison de faire le rapprochement entre ces deux reliques: le manteau de Juan Diego, exposé à Mexico, nous livre très probablement le véritable visage de Marie, Mère de Dieu, tout comme le linceul de Turin nous laisse deviner quel était le visage du Christ. Il y a bien un autre linge de la Passion du Christ que l'on pourrait comparer à celui de la Vierge de Guadalupe, c'est le voile de Manoppello, moins connu, où il semble que nous ayons le visage du Christ, mais en couleurs et les yeux ouverts. J'aurai l'occasion plus loin d'en reparler.

Autre point commun aux deux reliques, dans les deux cas on peut parler d'une bombe à retardement, car ces deux pièces d'étoffe n'ont pas cessé de faire l'objet de la vénération des fidèles, mais sur la seule foi de la tradition, sans qu'aucun travail sérieux n'ait été entrepris pendant des siècles pour confirmer leur authenticité. Il est vrai qu'en ce domaine le besoin de preuves correspond surtout à une exigence moderne et il est certain aussi que, pour une bonne part,

1 Frère Bruno Bonnet-Eymard *La Vierge Marie au Mexique*, texte publié par « *La Contre-Réforme Catholique au XX^e siècle* », supplément de septembre en 1980, nouvelle édition en 1981. « *L'étoile Notre-Dame* », N° 55 de janvier 1998; le « *Journal de la Confrérie Notre-Dame de France* », N°28, (1997).

ces preuves ne pouvaient pas être obtenues jusqu'à ce que nos techniques d'investigation aient suffisamment progressé. Quand on découvre dans le détail toutes les preuves scientifiques accumulées prouvant aujourd'hui l'authenticité du prodige, on a l'impression très nette d'un plan à très longue échéance, d'une sorte de mécanisme disposé dans ces reliques mêmes, pour que leur vérité éclate au grand jour plusieurs siècles plus tard, au moment opportun, à une époque où la foi vacillante des chrétiens aurait précisément besoin de ce soutien et où la science serait justement en mesure de le fournir.

Le désir des Mexicains d'avoir leur saint a fini par déclencher l'ardeur des chercheurs. L'affaire avait été engagée à plusieurs reprises, mais chaque fois Rome avait répondu: « *Nous voulons bien, mais envoyez-nous un rapport détaillé, des documents. Nous ne pouvons pas canoniser le personnage légendaire d'une histoire douteuse* ». Et chaque fois, la demande mexicaine était restée sans suite. Le procès de béatification de Juan Diego n'a été finalement officiellement entamé que le 7 janvier 1984. On ne s'étonnera donc pas trop que les recherches historiques n'aient pu donner de résultats décisifs que dans les dernières années du XX^e siècle et les découvertes ne sont certainement pas terminées. Je me rappelle que lors de mon premier séjour au Mexique, en octobre 1997, les journaux se lamentaient sur l'état d'abandon où se trouvait la maison de Juan Diego ainsi que le premier ermitage construit sur le lieu des apparitions. Ils annonçaient d'ailleurs aussi qu'ils allaient être restaurés et que l'on construirait même sur les lieux un musée. C'est surtout le Centre d'Études sur la Guadalupe qui a fait avancer les recherches en coordonnant les travaux d'un grand nombre de spécialistes et en les publiant régulièrement. Car, comme le remarque l'un d'eux, l'événement de la Guadalupe « *à chaque instant s'ingénie à se perfectionner, s'enrichir, s'approfondir; toute analyse engendre de nouveaux problèmes qui requièrent de nouvelles solutions; l'histoire de la Guadalupe se trouve ainsi mise en lumière d'une nouvelle façon qui révèle de nouvelles facettes, éclairant quelque coin d'ombre ou détruisant quelque erreur, démontrant par de nouveaux documents le fait historique incontestable* ». ²

2 Salvador Reinoso Fray Bernardino de Sahagun y Antonio Valeriano, dans l'ouvrage collectif *Tercer Encuentro Nacional Guadalupano, Fuentes historicas de la devocion guadalupana*, Editorial Jus, Mexico, 1979, la parte, p.42-43.

~ 1 ~
L'histoire

Une série d'événements extraordinaires se sont déroulés sur une période de quatre jours, du 9 au 12 décembre 1531, au Nord de la ville de Mexico. Quatre jours qui ont profondément marqué toute l'histoire du Mexique. Il semble qu'ils soient même appelés aujourd'hui, dans la crise religieuse que traverse l'Eglise, à jouer un rôle de plus en plus important à travers le monde entier. Il n'existe certainement aucun endroit dans le monde où Dieu soit intervenu de manière aussi éclatante. Le pape Benoît XIV l'avait reconnu en s'écriant, à propos de ces apparitions et de l'image miraculeuse de la Vierge: « *Dieu n'en a fait autant pour aucun autre peuple* ».

Quand ces événements ont lieu, la conquête du Mexique par les Espagnols venait de s'achever. Parmi les innombrables Indiens qui se sont convertis à la nouvelle religion en abandonnant leurs dieux sanguinaires se trouve le personnage principal de cette aventure, un Indien du nom de Cuautlacoactzin, ce qui en nahuatl, le langage des Aztèques, signifie « *Celui qui parle en aigle* ». Les spécialistes nous disent que, l'aigle symbolisant le soleil, ce nom suggère en même temps des sens secondaires comme « *Celui qui parle vrai* » ou « *Celui qui ne dissimule rien* ». Mais ce nom a beau nous suggérer que nous pouvons nous fier à son récit, nous ne pourrions y croire, n'étaient les innombrables découvertes scientifiques réalisées récemment. De fait, pour l'essentiel, tout repose sur le témoignage de cet Indien car il n'y a pas eu de témoin de ses entretiens avec la Sainte Vierge. Baptisé depuis peu, « *Celui qui parle en aigle* » a pris le nom chrétien de « *Juan Diego* » et vit avec son oncle, baptisé, lui, « *Juan Bernardino* ». Un troisième homme joue un rôle capital: le premier évêque de Mexico, frère Juan de Zumarraga, arrivé depuis peu d'Espagne. Tels sont les trois personnages terrestres de cette histoire fantastique que nous a conservée le texte du « *Nican mopohua* ».

Jour 1 (samedi 9 décembre 1531) Il fait encore pratiquement nuit lorsque l'un d'eux, Juan Diego, sort de chez lui pour aller se rendre, dans la fraîcheur matinale, jusqu'à Tlatelolco afin de s'instruire auprès des Pères franciscains dans sa nouvelle foi. Il habite alors à Tulpetlac³, au bord du lac de Texcoco. Pour rejoindre Tlatelolco il pourrait d'ailleurs prendre un bateau et, en longeant la rive, atteindre un peu plus au Sud le lac de Texcoco où se trouvent, sur une île, les villes voisines de Tlatelolco et de Tenochtitlan. Mais il préfère y aller à pied. Il contournera la colline de Tepeyac et empruntera la digue qui part précisément du pied de cette colline, pour rejoindre Tlatelolco sur l'île, au milieu du lac. Juan Diego a déjà 57 ans. Orphelin de père depuis son jeune âge, son oncle l'a élevé. Veuf depuis deux ans, c'est avec son oncle qu'il vit. Sa conversion l'a profondément transformé. Très impressionné par la pauvreté des franciscains venus évangéliser son pays, il a décidé depuis quelque temps de vivre aussi pauvre qu'eux. Il est sans aucun doute, la suite le prouvera, engagé dans une recherche spirituelle profonde. Au moins deux fois par semaine il fait ce long trajet de 15 kilomètres jusqu'à Tlatelolco afin de poursuivre son instruction religieuse et d'entendre la messe. Le Samedi constitue pour lui et les franciscains un jour très important, car il est dédié plus particulièrement à la Vierge Marie, vieille dévotion inaugurée au IX^e siècle qui s'est peu à peu répandue dans toute l'Europe. Or, nous sommes bien, précisément, un Samedi.

Mais ce matin-là, après avoir franchi la zone montagneuse de la sierra, passant près de la colline de Tepeyac, voilà qu'il entend soudain le chant d'oiseaux merveilleux, un chant plus beau que tous ceux qu'il a jamais entendus, plus beau même que le chant du coyototl ou du tzinitzcan. Cela semble venir du haut de la colline de Tepeyac. Soudain, le chant s'arrête. Silence! Alors Juan Diego se rappelle tout ce qu'il avait entendu raconter par les anciens dans son enfance. Les guerriers morts au combat ou sur la pierre des sacrifices, mais également les femmes mortes en couches, tous rejoignent le dieu Soleil et habitent un pays merveilleux: « *ils boivent et savourent le suc des fleurs savoureuses et odorantes, jamais ils ne sentent la tristesse* ». Tous y deviennent eux-mêmes « *différentes sortes d'oiseaux au plumage riche* »⁴. Il se demande comment il peut entendre de tels chants. Est-

3 Tulpetlac ou Tolpetlac. L'orthographe des noms propres change souvent car les Indiens n'avaient pas d'alphabet. Je suis les plus récentes études qui situent l'habitation de Juan Diego dans cette localité et non à Cuauhtitlan qui fut seulement son lieu de naissance. Voir *El Mensajero de la Virgen*, ouvrage d'Asuncion Garcia Samper, Rossana Enriquez Argüello et Mgr. Salazar y Salazar, Ideal Editores, Mexico, décembre 2001. Voir déjà: P. Francisco Nambo *Tulpetlac y Santa Maria de Guadalupe* article paru dans *Historica* et repris en volume, tome 2.

4 Textes cité par Mireille Simoni-Abbat dans *Les Aztèques*, Seuil, collection "Le temps qui court", 1976, p.129-130.

il donc mort ? Est-il en train de rêver ? Ou peut-être se trouve-t-il au paradis terrestre de Tlalocan, le jardin luxuriant de ceux qui ont été entraînés dans la mort par Tlaloc, le dieu de la pluie et qui sont donc morts noyés ou frappés par la foudre au cours d'un orage, ou encore ont été emportés par quelque fièvre maligne. Celui-là aussi est un paradis plein, non seulement de fleurs, mais de chants d'oiseaux. Une voix très douce l'appelle alors par son nom et même par son diminutif, comme c'est souvent l'usage au Mexique: « *Juanito, Juan Dieguito!* » La voix semble venir du sommet de la colline. Très intrigué, mais non pas effrayé comme le furent, par exemple le petit Maximin et Mélanie Calvat lors de l'apparition de Notre-Dame à La Salette, le cœur joyeux au contraire, comme pressentant quelque manifestation merveilleuse, Juan Diego s'avance pour savoir qui l'appelle ainsi.

Première apparition. Il se trouve alors devant une très jeune femme, très douce et très belle qui lui dit, en toute simplicité, qu'elle est la Vierge Marie, Mère du vrai Dieu. Il y avait bien là, avant l'arrivée des Espagnols, une statue de Cihuacoatl, appelée plus familièrement Tonantzin « *Notre Mère* ». Mais elle avait un aspect terrible, avec son collier de mains coupées, Juan Diego s'en souvient bien. La jeune femme qui se tient devant lui est au contraire si douce et si belle! Il est vrai qu'elle lui parle en nahuatl, sa langue maternelle. Elle utilise des expressions que Juan Diego reconnaît. Elles viennent de sa religion ancienne, avant son baptême. Mais, pourtant, elle semble leur donner un tout autre sens, beaucoup plus fort, plus profond. Elle respandit d'une façon surnaturelle. Ses vêtements ne ressemblent pas non plus à ceux des femmes du pays. Ils rayonnent comme ceux du Christ à la Transfiguration. Mais toute la nature autour d'elle participe de cet enchantement. Juan Diego voit les pauvres arbustes de la colline, les cactus et jusqu'aux plus petits brins d'herbe, comme transformés en pierres précieuses. Ce ne sont qu'émeraudes, turquoises, scintillements de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, description que l'on retrouve assez souvent dans les expériences de ceux qui ont failli mourir et sont revenus à la vie de ce monde. Notre monde leur est apparu tout transfiguré, dans une splendeur que nous sommes bien incapables de discerner. En sa présence, Juan Diego, tout ému, se sent aimé et se prosterne. Elle veut lui confier une mission. Elle veut qu'il aille voir l'évêque, à Mexico, et lui demande en son nom de faire construire ici-même une église où elle pourra manifester Dieu et Le donner aux hommes, écouter leurs pleurs, leur tristesse, les soigner et guérir toutes leurs peines.

Juan Diego est complètement séduit, au fond de son cœur, par la beauté de l'apparition. Il sent en lui une telle paix qu'il ne lui vient pas le moindre doute sur l'identité de cette belle Dame. Il se met aussitôt en chemin pour accomplir la mission qu'il a reçue. Il redescend de la colline et s'engage sur la chaussée qui conduit à travers le lac jusqu'à la ville. Dans le centre, il se trouve devant une grande maison de style médiéval, assez imposante, construite sur les restes d'une pyramide. Elle comporte d'élégantes arcades et un toit en terrasse, flanqué, à chaque extrémité d'une haute tour, avec une plus petite au centre. Le bâtiment est orné de grilles de fer ouvragées et d'un perron très large de 32 degrés qui débouche sur un patio sur lequel donnent les appartements de l'évêque. La chapelle privée de l'évêque est décorée d'un grand retable et le palais dispose du mobilier suffisant pour rendre la vie agréable, mais sans plus. On connaît aujourd'hui l'emplacement exact qu'occupait ce palais, près de l'ancien « *templo mayor* ». ⁵

Mais on n'entre pas ainsi chez l'évêque. Juan Diego doit attendre longtemps avant qu'un des serviteurs ne vienne le conduire auprès de lui.

C'est certainement à l'étage principal que l'évêque reçoit Juan Diego. Cependant, en 1530, Juan de Zumarraga, Frère franciscain, n'est encore qu'évêque nommé. Il devra retourner quelque temps plus tard en Espagne pour y être sacré et revenir à Mexico, en 1534. Né en 1468 au pays basque espagnol, il a donc déjà, en 1531, soixante-trois ans, ce qui pour l'époque est un grand âge. Il vient à peine d'arriver à Mexico et ne comprend pas un mot de nahuatl, la langue de Juan Diego. Il est d'ailleurs trop vieux et ne l'apprendra jamais. Le dialogue n'est donc possible que grâce à un interprète. Une tradition assez solide nous dit que ce fut Frère Juan Gonzalez, également franciscain ⁶. Juan Diego s'acquitte de sa mission. Juan de Zumarraga, après l'avoir écouté un moment, lui dit de revenir un autre jour où il aura plus de temps et pourra à loisir écouter toute son histoire. Mais le messenger de la Sainte Vierge a bien compris que l'évêque n'avait pas cru un mot de son récit et il repart, dépité, rendre compte de son échec à la Sainte Vierge. Au tomber du jour, il arrive au sommet de la colline et, là, il retrouve la belle Dame qui lui était apparue le matin.

Deuxième apparition. Il se permet alors de lui donner un conseil. Si elle tient vraiment à son église, elle ferait mieux d'envoyer

5 *Fuentes historicas de la devocion guadalupana*, segunda parte, Editorial Jus, Mexico, 1979, p.82-101.

6 *Juan Gonzalez, el interprete entre Fray Juan de Zumarraga y el hoy beato Juan Diego*, ouvrage collectif, Editorial Hombre, Mexico, 1994.

à l'évêque « *quelque noble, estimé, connu, respecté, honoré* », car, dit-il, « *je suis un homme de la campagne, un portefaix, le plus rustre, le dernier du village* ». Toute l'humilité profonde et sincère de Juan Diego éclate dans ces quelques mots. Mais la Mère de Dieu ne se laisse pas convaincre. Elle ne manque pas de serviteurs, dit-elle, qu'elle aurait pu envoyer comme messagers. Mais c'est lui qu'elle a choisi: « *Il est absolument nécessaire que ce soit toi... mon fils, toi le plus petit, et je t'ordonne que tu ailles de nouveau demain voir l'évêque* ». Juan Diego s'incline et promet à la belle Dame d'accomplir sa volonté. Le voilà investi d'une mission dont il ne sent pour le moment que la difficulté, bien loin de soupçonner les répercussions incroyables de ce qui lui est demandé. Pour le moment, il n'a qu'un désir: accomplir ce que la Mère du Sauveur lui a demandé. Il ira demain voir à nouveau l'évêque et reviendra le soir rendre compte de sa mission à la Sainte Vierge, comme aujourd'hui.

Jour 2 (dimanche 10 décembre 1531)

Le lendemain, « *alors que tout était encore dans la nuit* », Juan Diego se met en route pour aller voir l'évêque. Il va d'abord entendre la messe, puis, vers dix heures, il se rend au palais de l'évêque. Il a beaucoup de mal à parvenir jusqu'à lui. Alors, il se jette à ses pieds en pleurant et lui raconte à nouveau toute son histoire et le désir très ardent de la Sainte Vierge qu'on lui construise au pied de la colline de Tepeyac une petite église. Cette fois-ci, Juan de Zumarraga prend son temps et lui pose quantité de questions, le scrute pour se faire une opinion sur sa sincérité et, à moitié convaincu, lui dit de demander à cette Dame de lui donner un signe. Cette exigence ne trouble pas du tout le messager de la Vierge. Au contraire, il recommande simplement à l'évêque de bien choisir le signe qu'il souhaite. Son assurance impressionne favorablement Juan de Zumarraga. Cependant, Juan Diego parti, l'évêque appelle deux de ses serviteurs et leur enjoint de suivre discrètement cet Indien pour voir qui il rencontre vraiment. Peut-être s'agit-il de quelque intrigante qui abuse de sa naïveté. Mais les serviteurs de l'évêque finissent par perdre de vue Juan Diego, au bout de la chaussée, là où elle rejoint la terre ferme. Ils le cherchent partout, mais n'arrivent pas à le retrouver. Très en colère, ils reviennent dire à l'évêque qu'à leur avis cet indien n'est pas quelqu'un de sérieux, mais peut-être un quelque mythomane ou simplement un rêveur. S'il revient, il ne faut pas l'écouter, mais le châtier durement pour qu'il n'aille pas troubler les gens avec son histoire. Le jour même, Juan Diego repasse par la colline et la gravit pour présenter à la Sainte Vierge la requête de l'évêque.

Troisième apparition La Mère de Dieu lui dit alors « *C'est bien, mon petit enfant, tu reviendras ici demain pour porter à l'évêque le signe qu'il t'a demandé* ». Mais, le soir, lorsqu'il rentre chez lui, Juan Diego découvre que son oncle Bernardino est malade.

Jour 3 (lundi 11 décembre 1531)

Le Lundi, au lieu de remonter sur la colline pour retrouver la Sainte Vierge, Juan Diego va donc, en hâte, chercher un médecin. Il reste auprès de lui toute la journée pour le soigner, mais rien n'y fait et, quand vient la nuit, son oncle va encore plus mal. Il demande donc à son neveu d'aller le lendemain matin, au plus tôt, jusqu'à Tlatelolco pour lui ramener un prêtre, afin qu'il puisse se confesser et se préparer à mourir.

Jour 4 (mardi 12 décembre 1531)

Le Mardi, 12 décembre, « *alors qu'il faisait encore bien nuit* », Juan Diego sort donc pour aller chercher un prêtre. En chemin, il se dit que s'il va tout droit comme d'habitude, la Sainte Vierge risque de le voir et de l'arrêter. Alors, il fait un petit détour pour l'éviter, en contournant la colline. Mais, comme cela nous arrive souvent lorsque nous cherchons à échapper à notre conscience, à un détour du sentier, il tombe sur la Sainte Vierge qui avait bien vu sa manœuvre et qui l'attendait.

Quatrième apparition. « *Qu'y a-t-il, le plus petit de mes fils ?* » lui demande-t-elle. « *Où vas-tu, vers où te diriges-tu ?* » Juan Diego se prosterne devant elle et lui explique que son oncle est malade et qu'il doit d'abord s'occuper de lui. « *Je te demande de me pardonner, accorde-moi encore un peu de patience, car je ne cherche pas à te tromper... demain, sans faute, je viendrai bien vite* ». Mais la Mère de Dieu le reprend avec bonté. Il n'aurait pas dû avoir peur de cette maladie ni d'aucune autre menace. N'est-elle pas sa mère ? N'est-il pas sous sa protection ? « *N'es-tu pas au creux de mon manteau, enserré dans mes bras ?* » Elle rassure donc son messenger sur le sort de son oncle: « *Sois certain que, déjà, il va bien* ». Juan Diego n'hésite pas. La parole de la Sainte Vierge lui suffit. Pour le moment, il doit tout de suite monter sur le sommet de la colline pour y cueillir toutes les fleurs qu'il trouvera, puis redescendre pour les montrer d'abord à la Sainte Vierge, puis aller les porter à l'évêque.

Des fleurs! Le 12 décembre! Même au Mexique, en hiver, quand il gèle comme ce jour-là, ne poussent que les ronces et les cailloux. S'il rapporte des fleurs à l'évêque ce sera vraiment un signe éclatant. Sur la parole de la Mère de Dieu, Juan Diego gravit la col-

line et là, il est « *rempli d'admiration devant tant de fleurs de toutes sortes, épanouies, les corolles ouvertes, belles et délicates* ». Elles sont fraîches, pleines de rosée, et, parmi elles, nombreuses sont les roses de Castille, les plus belles et les plus réputées. Nous avons déjà eu les chants d'oiseaux et voici maintenant les fleurs. Pour nous, tout cela résonne seulement comme un beau conte de fées. Mais pour Juan Diego, comme plus tard pour tous les Aztèques, il y a là un langage clair. « *Fleur et chant* », dans la culture nahuatl, cela veut dire: vérité, beauté, philosophie, poésie, communication divine. C'est l'évocation de la plénitude du bonheur, du bonheur des dieux. La langue procède par couple. Le Dieu suprême est « *Celui qui est loin et qui est près* »; l'homme est « *visage et cœur* »; le monde est « *ciel et terre* »; les dieux sont « *nuit et vent* », traduisez: invisibles et actifs mais impalpables. Juan Diego coupe le plus de fleurs possible, les rassemble et les roule dans son manteau. Puis, il redescend vers la Sainte Vierge.

Cinquième apparition: La Mère de Dieu en prend quelques unes, puis les remet dans le creux du manteau de Juan Diego en lui disant: « *Mon fils, le plus petit, ces fleurs variées sont la preuve, le signe que tu porteras à l'évêque* ».

Quand Juan Diego arrive au palais de l'évêque, il supplie les serviteurs de l'introduire auprès de leur maître. Mais ils font semblant de ne pas le voir ni l'entendre. Comme il insiste, ils se moquent de lui, échangent des plaisanteries à son sujet. Juan reste là, tête basse, appuyé contre un mur. Ils remarquent alors qu'il porte quelque chose dans son manteau et qu'il s'en dégage un parfum extraordinaire. Intrigués, ils s'approchent, aperçoivent quelque tige qui dépasse un peu du manteau et tentent de tirer dessus, mais ils n'y parviennent pas. Ils finissent par s'irriter, lui commandent de leur montrer ce qu'il porte. A la vue des fleurs, très étonnés, ils vont rendre compte à l'évêque de ce qu'ils viennent de voir. Celui-ci le fait aussitôt appeler près de lui.

Juan Diego raconte à nouveau toute son histoire et comment la Mère de Dieu l'a envoyé cueillir des fleurs sur la colline en lui affirmant que ce serait le signe demandé par l'évêque. A la fin de son récit, Juan déploie son manteau. Les fleurs roulent à terre et, à sa grande surprise, l'évêque tombe aussi à terre, à genoux devant lui. Sur son manteau l'image de la Sainte Vierge est imprimée, mains jointes, la tête doucement inclinée. L'évêque, cette fois, est complètement convaincu. On retire à Juan Diego son manteau et l'évêque le conserve d'abord dans son oratoire. Juan passe encore une journée au palais de l'évêque et le lendemain, donc le Mercredi, il le conduit à l'endroit exact où il a rencontré la Sainte Vierge pour la première

fois et où elle veut qu'on lui construise une église. Puis, il demande la permission de rentrer chez lui et, là, il découvre que la Mère de Dieu est apparue aussi à son oncle et l'a guéri. Celui-ci doit maintenant, lui aussi, aller voir l'évêque pour tout lui raconter. Détail très important: la Sainte Vierge lui a dit qu'elle désirait qu'on l'invoque comme « *la parfaite Vierge Sainte Marie de Guadalupe* ». Beaucoup plus tard, vers 1544 ou 1548, selon les calculs des historiens, l'évêque Zumarraga demanda à Juan Diego de le conduire à l'endroit exact des quatrième et cinquième apparitions. Cette fois, Juan eut quelque difficulté à retrouver l'endroit. C'est alors qu'une source jaillit, comme pour le lui indiquer. C'était bien là que se tenait la Mère de Dieu, lui coupant la route alors qu'il voulait lui échapper. C'était bien là qu'elle l'avait envoyé cueillir des fleurs sur le sommet de la colline. Voici comment le « *Moteczpana* » raconte l'épisode:

*« Peu après sa manifestation à Juan Diego et la tout à fait prodigieuse apparition de son Image, la Dame du Ciel a fait de nombreux miracles. A ce qu'on dit, c'est aussi à ce moment-là que s'est mise à couler la petite source qui se trouve derrière le Temple de la Dame du Ciel, vers l'Orient... L'eau qui y jaillit, bien qu'elle abonde en bouillonnant, ne déborde pas pour autant. Le chemin qu'elle parcourt n'est pas long mais très court au contraire. Elle est très propre et odorante, mais pas agréable; elle est légèrement acide et bienfaisante pour toutes les maladies de ceux qui la boivent volontiers et s'y baignent. C'est pourquoi ils sont innombrables les miracles que par cette eau a opérés la toute pure Dame du Ciel, notre ravissante Mère Sainte Marie de Guadalupe ».*⁷

La source existe toujours, claire et parfumée, d'un goût un peu acide. Elle coule en abondance par des griffons disposés en rangées sur plusieurs paliers. Les pèlerins viennent boire cette eau, en remplir des bouteilles, s'en arroser, un peu comme à Lourdes⁸. Quatorze jours après l'apparition miraculeuse de l'image de la Vierge de Guadalupe une petite chapelle était déjà construite.

En 1666, l'évêque de Mexico faisait déjà réaliser une première enquête auprès des derniers témoins. Un deuxième procès fut mené beaucoup plus tard, à Rome, qui aboutit à la reconnaissance officielle du miracle. Le pape Benoît XIV accorda même une liturgie propre pour la fête de la Guadalupe qu'il fixa, tout naturellement, au 12 décembre, jour de l'apparition dernière, celle de l'image sur le manteau de Juan Diego. En 1754, il proclama la Vierge de Guadalupe pa-

⁷ Texte cité et traduit par Frère Bonnet-Eymard, op.cit.

⁸ Voir à ce sujet: Francis Johnston *The Wonder of Guadalupe*, Tan Books and Publishers, 1981, p.58-59.

tronne du Mexique. La première chapelle construite sur le lieu des apparitions n'a pas suffi longtemps. En 1555, elle était déjà remplacée par une église plus grande, appelée « *basilique des Indiens* », tandis qu'une autre s'édifiait déjà, encore plus vaste, de 1509 à 1622. Celle-ci ne dura guère plus longtemps. Une autre basilique, beaucoup plus grande, de style baroque, fut construite de 1694 à 1709. Elle existe encore, mais des tremblements de terre l'ont fragilisée. Aujourd'hui restaurée, elle a été rouverte aux fidèles. Enfin, en 1976, une énorme basilique a été consacrée, sur un autre côté de la même esplanade, la « *Nueva Basilica* », en forme de tipi indien, évoquant les tentes de la Bible, et à l'épreuve des séismes. Sur la façade, côté esplanade, elle comporte une *loggia* munie d'un autel qui permet la célébration de la messe devant des foules entières. On y compte en semaine environ cinq mille fidèles par jour, près de cent mille le dimanche, et un million le 12 décembre. Il y a quelques années on parlait de vingt millions de pèlerins en tout dans l'année, mais, aujourd'hui, on commence à parler de trente millions! Ce serait maintenant le plus grand centre de pèlerinage du monde catholique.

L'ensemble de ce centre comporte donc une très grande esplanade, bordée au fond par la basilique baroque et, sur le côté gauche si l'on se tient face à la basilique baroque, par cette immense « *basilica nueva* ». Derrière s'ouvre un chemin dallé qui permet de grimper, au milieu d'un jardin orné d'arbres magnifiques, jusqu'à la petite église construite sur l'emplacement de la première apparition, au sommet de la colline. A droite de la basilique baroque, se trouve l'église et le couvent des capucins, puis, toujours plus à droite et un peu en retrait, l'église des Indiens avec le deuxième ermitage et enfin, toujours plus loin sur la droite, l'église en forme de rotonde, surmontée d'une coupole, qui recouvre la source primitive. De beaux jardins sont situés encore plus loin, derrière, où coule l'eau des fontaines disposées en escalier. Voici comment Didier van Cauwelaert décrit ce pèlerinage, toujours dans le style plein d'humour et parfois d'émotion qui fait tout son charme, dans un de ses romans qui tourne précisément autour du procès de canonisation de Juan Diego:

« Les touristes avancent au compte-gouttes sur un plan incliné vers une entrée souterraine. Sous la voûte en béton, nous serpentons au pas dans une lumière blafarde, sur un dallage en granit usé par des millions de piétinements, posé depuis moins de trente ans et déjà lustré comme une voie romaine. Tandis que le froid monte à mesure qu'on s'enfoncé, une voix angélique psalmodie en sourdine, sur fond d'orgue, des consignes de sécurité et des interdictions diverses. L'air se raréfie,

l'éclairage baisse, le silence s'installe. Et soudain le couloir incurvé débouche au pied d'une paroi en bois et cuivre où l'image sous verre est suspendue à dix mètres du sol. Pour éviter que les photographes et les caméscopeurs ne provoquent trop d'embouteillages, trois tapis roulants les font passer sous la tilma (le manteau de Juan Diego) et un quatrième les ramène à leur point de départ. Ils tournent en rond, l'œil dans leur viseur, trébuchent à l'arrivée, se foulent la cheville et demandent à Juan Diego de les guérir au passage suivant ».

Ici, c'est l'héroïne principale du livre qui parle :

« Je me dirige... le long d'une allée qui monte en pente douce. Et là j'ai un vrai choc. Je me retrouve sous un immense tipi de béton et bois, les voûtes grises affinées par des lattis clairs où pendent tous les drapeaux de la terre. La tilma surplombe l'autel désert qui se dresse à dix mètres de la paroi cuivrée, sans que rien ne laisse soupçonner la foule des preneurs de vue qui tourne en bas dans le puits de lumière.

Une messe enregistrée est en cours de célébration et des milliers de personnes figées répondent aux prières des haut-parleurs, chantent dans leur langue. D'autres arrivent à genoux en brandissant leurs paumes, depuis l'esplanade d'où monte à chaque ouverture de porte la rumeur des marchandages. Et, au milieu de ce capharnaüm paisible, une émotion bizarre m'étreint. Comme une légèreté venue d'ailleurs, qui me tire les larmes sans que je comprenne pourquoi... J'accueille la gratitude et les supplications des milliers d'inconnus qui m'entourent; j'ai brusquement tous les âges, tous les espoirs, toutes les déroutes et toutes les maladies, je communie dans la sincérité de l'élan qui amène tous ces humains devant un bout de tissu vieux de quatre siècles ».⁹

J'ajouterai que j'étais avec Didier van Cauwelaert quand il découvrit ce lieu étonnant et que l'émotion qu'il prête à son héroïne était un peu aussi la nôtre. L'esplanade est souvent envahie de marchands de souvenirs, pour toutes les bourses et pour tous les goûts, mais aussi de vendeurs de saucisses et de boissons fraîches. Mais autour du sanctuaire c'est encore bien pire. Il y a un véritable marché de petites boutiques aménagées sous des tentes, des auvents, pendant des centaines de mètres le long de l'avenue qui conduit aux basiliques et dans les rues adjacentes. On y trouve d'innombrables reproductions de l'image miraculeuse et des divers épisodes des apparitions. La plupart du temps, le style de ces objets de piété est horriblement douceâtre, il faut bien le reconnaître.

9 Didier van Cauwelaert, *L'Apparition*, Albin Michel, 2001.

Mais il révèle précisément, par son mauvais style même, un besoin d'amour et de tendresse, une aspiration inconsciente vers un tout autre monde, loin des violences de la vie quotidienne si obsédantes dans ce beau pays. Les jours de fête, des groupes de danseurs indiens, en grand costume, viennent rendre hommage à leur façon à la Sainte Vierge, leur protectrice. Des paysans mexicains viennent de très loin supplier pour la guérison de quelqu'un des leurs. Certains traversent l'esplanade sur les genoux, les bras en croix, le chapelet à la main. C'est le pays de tous les extrêmes, des crimes horribles, des pénitences monstrueuses, comme à Taxco où la Semaine Sainte a son cortège de flagellants qui n'ont rien à envier à ceux de Séville. Mais il se dégage de tout cela une ferveur intense. On sent une immense supplique, celle de toute l'humanité souffrante, monter vers le ciel.

Les découvertes scientifiques

Je dois d'abord prévenir le lecteur que dans ce domaine, comme pour les documents historiques, les analyses ne sont pas terminées. Les découvertes continuent d'année en année, toujours plus étonnantes, parfois totalement déconcertantes. Et comme c'est assez souvent le cas, les différents chercheurs ne sont pas toujours d'accord entre eux. Chacun a tendance à privilégier sa méthode d'approche ou bien à se montrer très réticent lorsque de nouvelles découvertes remettent en cause les résultats de ses propres travaux. Ce n'est d'ailleurs pas parce que je n'ai aucune compétence scientifique que mon avis serait plus objectif, ni parce que je n'ai accompli aucune étude personnelle à défendre que mon opinion serait automatiquement plus impartiale. J'essaierai donc de souligner ce qui paraît aujourd'hui incontestable, signalant cependant les autres recherches mais en indiquant les désaccords possibles. Les éléments certains sont d'ailleurs largement suffisants pour qu'il ne puisse y avoir aucun doute sur le caractère prodigieux de cette image.

1) **Le tissu.** Le manteau de Juan Diego est appelé un peu indifféremment selon les textes « *tilma* » ou « *ayate* ». Dans les deux cas, il s'agit d'une sorte de cape nouée sur l'épaule droite. Seule distinction: la *tilma* est généralement en coton, tandis que l'*ayate* est en agave (ci dessous, le manteau tel que porté à l'époque par les Indiens).

Le manteau de Juan Diego est en réalité constitué de deux pièces de tissu réunies par une couture verticale en son milieu. Le fil de cette couture est de même origine que l'ensemble du tissu. En fonction de son usage, ce manteau ne forme pas un ensemble parfaitement régulier. La forme générale est celle d'un rectangle; sa longueur varie entre 166 et 168 cm et sa largeur entre 103 et 105 cm. La longueur devait d'ailleurs être légèrement supérieure mais le haut de la pièce de tissu fut coupé vers 1770 pour insérer la toile dans le cadre actuel. Son état de conservation est déjà par lui-même un phénomène étonnant, et ce, pour trois raisons principales: les conditions climatiques peu favorables de la région où il se trouvait, l'absence to-

tale de protection et la fragilité habituelle de ce genre de tissu. **Les conditions climatiques.** Sur ces conditions climatiques nous disposons d'un rapport détaillé datant du 28 mars 1666. Il s'agit d'un travail de médecin, truffé de citations latines d'auteurs anciens que je vous épargnerai.



Mais les conclusions sont pour nous fort intéressantes. Comme toujours, je traduis le plus littéralement possible en gardant le style de l'original, quitte à ce qu'il nous paraisse un peu lourd, redondant et naïf, très loin des usages de nos langues modernes: « *Ce saint ermitage est fondé en un lieu qui participe par son côté sud où lui vient en majorité l'air qui l'entoure de façon continue et très rapprochée, participant des humidités de la lagune puisqu'il s'étend presque jusqu'à elle et en raison de la montée des eaux à certaines*

périodes. Cet air arrive et est arrivé jusqu'à l'ermitage, d'où il résulte que le sol sur lequel il est fondé est en cet endroit très humide et ce dit endroit correspond à la dite porte principale de l'église. Et cela se voit avec évidence que la sacristie et l'église sont très humides, à preuve l'humidité du sol sur lequel elle est fondée ». Il y a bien au nord quelques monticules mais « *les rochers sont si hauts et l'ermitage si bas qu'il ne peut jouir des vents chauds et secs qui pourraient occasionnellement modifier la température... mais on sait que le vent qu'il reçoit le plus vient du sud; or, il semble que celui-ci reçoive plus d'humidité tant à cause du sol qu'en raison de la proximité de la lagune et des marécages qui se trouvent du côté de la porte principale; le passage d'une rivière près de l'ermitage contribue encore à l'augmentation de l'humidité...* »
Finalement, conclut le rapport à propos de la tilma de Juan Diego: « *Il ne peut donc y avoir de cause naturelle à sa conservation* ».¹⁰

Ce qui était vrai en 1666 l'est resté pendant les siècles suivants, avec quelques changements. Aux vapeurs des marécages et aux émanations de salpêtre ont succédé peu à peu les miasmes d'une grande cité moderne de 28 ou 30 millions d'habitants, qui a englouti

¹⁰ "Dictamen sobre la duracion del ayate en que esta la santissima ymagen de nuestra senora de Guadalupe de Mexico dado por el doctor don Juan de Melgarejo por orden del protomedicato de esta ciudad, y mandato de su santidad », dans *Historica*, Coleccion V.

maintenant la colline de Tepeyac dans la plus grande agglomération de cette planète, Mexico.

L'absence totale de protection. « *L'ayate* » -d'après les informations recueillies par Behrens- « *n'avait pas été toujours protégé par une vitre comme aujourd'hui. Les 116 premières années, l'image resta exposée directement aux fidèles. Ce fut en 1647 que quelqu'un envoya d'Espagne une première vitre, en deux morceaux. Un siècle plus tard, en 1766, le duc d'Albuquerque envoya une nouvelle vitre, cette fois d'une seule pièce* ». ¹¹ Si la conservation de cette toile rudimentaire apparaissait déjà comme inexplicable en 1666, elle l'est encore bien davantage aujourd'hui, après tant de siècles, car aux intempéries naturelles il faut encore joindre la ferveur des fidèles venant toucher l'image, la caresser, la baiser, la frotter de linges sensés s'imprégner de sa vertu, y accrocher des ex-voto, etc. Ce n'est pas là une simple supposition. Nous avons le témoignage du grand peintre Miguel Cabrera qui vit un jour de près comment on traitait l'image miraculeuse tant vénérée:

« le fil fragile lui-même a résisté aux assauts que subit tout le tissu du fait des innombrables peintures et autres bijoux de piété que l'on touche parce qu'ils ont touché l'Image Sainte lors des ouvertures de la vitre; et bien que cela ne se fasse pas tous les jours, il n'en reste pas moins que cela dut se faire bien des fois au cours de plus de deux cents ans. En une seule fois, en 1753, alors que j'étais présent, lorsqu'on ouvrit la vitrine, et en dehors des innombrables rosaires et autres bijoux de dévotion, passèrent à ma vue, cinq cents images qui touchèrent le tissu; puis diverses personnalités ecclésiastiques de qualité passèrent plus de deux heures à cet exercice pieux; ce qui me confirma dans l'idée que j'avais eue que ce tissu et son image céleste paraissaient hors des lois communes de la nature ». ¹²

Et tout cela, à une époque où l'image miraculeuse était en principe protégée par une vitre! Pour mieux nous faire sentir le caractère merveilleux de la conservation de la tilma de Juan Diego, Ernesto Sodi Pallares, spécialiste des métaux et professeur à l'Université Nationale Autonome de Mexico, résume les règles d'exposition observées dans les musées modernes: « *60 % d'humidité, température constante, ventilation, examens pour prévenir la formation de micro-organismes, vérification de l'absence de composés de soufre, lumière tamisée, analyse aux rayons X, photographies à la lumière ultraviolette et à l'infrarouge,*

¹¹ J.J. Benitez, op.cit., p.52-53.

¹² Texte cité par Faustino Cervantes dans sa traduction de l'ouvrage de Philip Serna Callahan et Jody Brant Smith *La tilma de Juan Diego, técnica o milagro ?*, Editorial Alhambra Mexicana, 1981, p.92, note 44.

etc. Inutile de vous dire que l'image miraculeuse ne bénéficia jamais de tant de précautions et pourtant son état de conservation est parfait, comme si la toile venait à peine d'être tissée ». ¹³

La fragilité habituelle de ce genre de tissu. Pendant longtemps, il y eut beaucoup d'incertitudes sur la nature exacte du tissu dont était fait le manteau de Juan Diego. On avait cru à un moment que la toile était faite d'icizotl, c'est-à-dire de fibres de palme sauvage. « Ce qui avait trompé, c'est que le tissu est 'rêche et dur' au verso et, au contraire, au recto, 'doux, lisse, moelleux, velouté et tendre comme de la soie, ce qui paraissait miraculeux', à ce que déclarèrent, après un examen minutieux et approfondi, les sept peintres (Salguero, Conrado, Lopez de Avalos) qui firent leur rapport au procès de 1666. Cette différence sensible au toucher fut certifiée aussi par Cabrera et les six peintres qui examinèrent à nouveau la toile en 1751 (Ibarra Osorio, Morlete Ruiz...). C'est ce qui fit croire qu'il s'agissait de palme, possibilité aujourd'hui totalement écartée d'après le résultat des analyses techniques réalisées à l'Institut de biologie de l'université par son directeur et fondateur, Isaac Ochoterena, qui affirma qu'il s'agissait sans aucun doute d'ixtle ou fibre de maguey (agave) ». ¹⁴ Plus précisément, le maguey est une variante d'agave appelée « *agave potule zacc* ». On sait d'ailleurs aujourd'hui, d'après les recherches effectuées par D.M. MacMaster, que le côté d'une telle étoffe qui reçoit le plus de lumière devient doux et moelleux alors que le revers reste rêche et dur. ¹⁵ Bien évidemment, le mystère de cette conservation exceptionnelle avait déjà intrigué un certain nombre d'esprits scientifiques dans les siècles passés. Le plus connu d'entre eux est José Ignacio Bartolache y Diaz de Posada. Bartolache avait fait des études de médecine et enseigné les mathématiques. Dans son désir d'en avoir le cœur net, il fit annoncer publiquement le 27 décembre 1785, dans « *La Gaceta de Mexico* » son dessein de faire exécuter diverses copies de la tilma originale, avec les mêmes fibres et la même technique de tissage. Trois peintres devaient intervenir selon trois techniques différentes, à l'huile, à la gouache et à la détrempe. Lui-même entreprit le 29 décembre 1786 un examen rigoureux de l'original en présence de trois témoins et d'un secrétaire, José Bernardo de Navia qui fit les constatations suivantes, à propos de l'ayate de Juan Diego, que je résume ici.

13 Ernesto Sodi Pallares et Roberto Palacios Bermudez dans l'ouvrage de Carlos Salinas *Descubrimiento de un busto humano en los ojos de la Virgen de Guadalupe*, Editorial Tradicion, 1999, p.76.

14 Voir « Estudio del 'codice 1548 » dans *Historica*, coleccion VI.

15 Rapport d'Ernesto Sodi Pallares et de Roberto Palacios Bermudez dans l'ouvrage de Carlos Salinas *Descubrimiento de un busto humano ...*, op.cit., p.58.

1) que la tilma ou ayate n'est pas de toile grossière, mais assez fine et bien tissée.

2) que le fil qui réunit les deux pièces de tissu au milieu par une couture mal exécutée semble de même nature que le tissu lui-même.

3) que les deux ayates que Bartolache fit exécuter, l'un de maguey, l'autre de palmes que l'on appelle vulgairement iczotl, sont loin d'avoir la finesse de la toile de l'image miraculeuse.

Bartolache réagit aussitôt: *« Je fis en sorte immédiatement que l'on filât et tissât en ma présence quatre ayates, deux d'une matière et deux de l'autre, en observant dans les deux tissus, à vue d'œil, les mêmes dimensions en longueur et en largeur et encourageant moi-même les Indiens et Indiennes, fileurs et tisserands, en partie otomis et en partie mexicains, pour qu'ils imitassent en tout l'original selon mes instructions: ce qu'ils ne parvinrent pas à réaliser en aucun des quatre ayates que l'on exécuta à mes frais et en ma présence. De sorte que désespérant désormais de pouvoir en posséder aucun qui fût identique à la tilma de Juan Diego, je me décidai à utiliser celui qui me paraissait le moins mauvais; et sur cet ayate je fis peindre la Sainte Image, ne pouvant faire mieux. Je pense que nos Indiens d'aujourd'hui sont inférieurs pour filer et tisser si on les compare à ceux du siècle de la Conquête ».*

La confection d'ayates de deux tissus différents s'explique, puisqu'à cette époque on hésitait encore entre l'iczotl et le maguey. Finalement, Bartolache fit appel à cinq peintres, parmi les plus connus de Mexico.¹⁶ L'une des copies fut confiée à Andrés Lopez, avec l'aide et sous le contrôle des autres. La seconde à Rafael Gutierrez. Les deux furent directement exécutées sur le tissu, sans aucun apprêt, comme sur l'original. La première fut offerte à des religieuses et s'est perdue; la seconde fut placée sur l'autel de l'église du Pocito, construite sur l'emplacement de la petite source, sur les pentes de la colline de Tepeyac. On avait choisi cette chapelle, précisément pour mettre cette copie dans les mêmes conditions climatiques que l'image miraculeuse elle-même, en l'insérant toutefois entre deux vitres pour la protéger un peu. Son installation dans cette église eut lieu le 12 septembre 1789, mais dès le 8 juin 1796 on préféra la retirer de l'autel et la remiser à la sacristie, à cause de sa dégradation avancée. Nous avons le rapport de celui qui fut alors chargé de l'examiner, Francisco Sedano:

16 Pour le détail des couleurs employées dans la réalisation de ces copies, voir le rapport d'Ernesto Sodi Pallares et Roberto Palacios Bermudez dans l'ouvrage de Carlos Salinas *Descubrimiento de un busto humano...*, op.cit., p.70-72.

« *Le bleu turquoise est devenu vert foncé, cendré et comme moisi; l'or est terni et est tombé par endroits; la couleur rose est complètement partie, tournant au blanc; de même la tunique de l'ange qui était colorée; le carmin a noirci; la peinture a pâli complètement et est tombée par endroits, découvrant les fils de la toile dont quelques uns se coupent.*

*Dans un tel état, l'image fut transférée au Tiers Ordre du Carmel où elle acheva de se détériorer et de disparaître ».*¹⁷

Cette expérience malheureuse, à des siècles de distance, garde tout son intérêt quand on contemple l'état de fraîcheur extraordinaire de l'image miraculeuse aujourd'hui.

C'est là et dans ce contexte que les recherches récentes de Sodi Pallares, spécialiste des métaux et professeur à l'Université Nationale Autonome de Mexico, et Roberto Palacios Bermudez, avocat au Forum Mexicain de l'École Libre de Droit, prennent tout leur sens. « *La tilma était réfractaire à la poussière, aux insectes et à l'humidité intense de ces régions du Mexique* ». Il paraît en effet impossible autrement qu'un manteau de fibres de maguey ait pu se conserver ainsi pendant plus de 450 ans, alors que la durée normale d'un tissu de ce genre est d'une vingtaine d'années au maximum. En revanche, les nombreuses autres copies exécutées au cours des siècles sur d'autres tissus et exposées en d'autres lieux, plus secs, se trouvent encore aujourd'hui en parfait état. Mais ces explications, bien évidemment, ne font que reculer le mystère.

Un accident à l'acide nitrique. Un accident aurait pu endommager la toile. En 1791, en nettoyant le cadre en argent de l'image miraculeuse à l'eau-forte, un peu de ce liquide coula accidentellement sur la toile elle-même, plus précisément, sur l'angle supérieur droit lorsqu'on se tient face à l'image. La solution utilisée à cette époque comprenait, nous dit Benitez, 50 % d'acide nitrique concentré et autant d'eau. D'après les spécialistes, un tel liquide sur une toile végétale aussi fragile aurait dû provoquer des dégâts considérables, crever la toile.¹⁸ Or, il n'en fut rien. Seulement une tache jaunâtre apparut, et, de façon totalement inexplicable, elle disparaît maintenant lentement au fil des années.

Benitez faisait alors l'hypothèse qu'il pouvait peut-être quand même y avoir une explication scientifique à ce que d'autres considéraient déjà comme un miracle. C'est qu'il croyait alors que ce liquide

17 Texte cité par J.J. Benitez, op.cit., p.59, note 9; voir aussi Dr. Faustino Cervantes Ibarrola « *La sindone de Turin y la tilma de Juan Diego, ensayo de un estudio comparativo* », dans *Historica*, Coleccion IV, p.20 de l'article.

18 Dr.Faustino Cervantes Ibarrola *La sindone de Turin...* op.cit., p.19 de l'article.

avait coulé sur une partie de la toile où auraient été peints quelques ajouts. Cette couche de peinture aurait pu alors jouer dans une certaine mesure un rôle protecteur. Mais nous verrons bientôt que cette théorie des « *ajouts* » ne semble pas tenir aujourd'hui et, de toute façon, il resterait encore à expliquer comment ces taches peuvent lentement se résorber.

Un attentat pour détruire le manteau. Un autre incident fit grand bruit, avec ou sans jeu de mots. Ce fut le 14 novembre 1921, à 10h 30 du matin, lorsqu'un attentat eut lieu dans l'église de la Guadalupe. Un ouvrier du nom de Luciano Pérez déposa un bouquet de fleurs devant l'autel au-dessus duquel était exposée l'image miraculeuse. Il sortit ensuite tranquillement de la basilique, mais quelques minutes plus tard, une forte explosion secouait tout l'édifice. Dans le bouquet, se trouvait une bombe. Les dégâts furent énormes. Les degrés de marbre de l'autel volèrent en éclats, les chandeliers, vases de fleurs, vitres de l'église; même celles des maisons alentour éclatèrent. Un lourd crucifix de laiton fut complètement tordu par l'explosion. On peut le voir aujourd'hui dans le musée des apparitions.

Mais la vitre de l'image de la Guadalupe ne bougea pas! Là encore, il ne faut pas forcément crier au miracle. Les signes de Dieu sont souvent complexes. On pourra expliquer que l'autel lui-même faisait obstacle entre le bouquet et l'image miraculeuse et que les ondes destructrices se sont ainsi trouvées détournées. Peu importe. Chacun interprétera l'événement comme il lui conviendra. J'ajouterai seulement une remarque: cet attentat accentue encore le parallélisme déjà évoqué entre le manteau de Juan Diego et le linceul de Turin. Lui aussi, le 11 avril 1997, faillit être détruit. L'incendie qui ravagea la chapelle où il était conservé était peut-être même criminel, car on retrouva « *quatre ou cinq foyers* ». Ce fut cette fois l'héroïsme d'un pompier qui le sauva. Mais la meilleure façon de combattre les miracles, c'est encore la conspiration du silence.

2) L'image. Aucun apprêt. La taille de l'image est un peu inférieure à celle de la toile: 143 cm sur 55. Ce qui est extraordinaire, c'est que l'image est imprimée directement sur les fibres de la plante, sans aucun apprêt, sans aucun fond de craie ou de colle, ce qui est normalement parfaitement impossible. Essayez un peu de peindre sur des poireaux ou des feuilles d'artichauts! La peinture ne tiendra pas. Même sur une toile beaucoup plus fine on pose toujours un enduit, ne serait-ce que pour éviter que la toile ne boive la peinture ou que les fils n'affleurent à la surface de la couche picturale. L'absence totale d'apprêt est donc quelque chose qui serait inexplicable s'il

s'agissait d'une peinture. Ce seul détail suggère déjà par lui-même qu'il s'agirait plutôt de quelque autre technique. Or, cette absence d'apprêt ne fait aucun doute. Déjà lors de l'enquête menée en 1666, un certain nombre de peintres avaient été invités par la commission à examiner de près la toile de l'image miraculeuse et l'avaient constaté. Le Père jésuite Francisco de Florencia, mort en 1695, nous a transmis leurs conclusions. A la fin du XVIII^e siècle, le grand peintre Miguel Cabrera, mort en 1768, nous résume à son tour ce rapport. « *Ils affirmèrent sous serment* », nous dit-il, « *que sur l'envers de la toile on voit toute la Sainte Image, avec toutes ses couleurs, celles que l'on admire sur l'avant. D'où nécessairement on peut inférer l'absence totale d'apprêt; car, s'il y en avait un, il serait complètement impossible que l'on puisse voir les couleurs transférées sur l'envers de la toile. En effet, l'apprêt ne sert pas seulement à rendre la surface utilisable pour le peintre sans être gêné par les fils de la toile, mais aussi pour empêcher que les couleurs ne traversent, comme l'expérience l'a bien montré. Ce n'est pas seulement l'affirmation des peintres cités qui m'a convaincu; l'Image Sacrée nous le fait voir aussi. Son envers est maintenant couvert de deux grandes feuilles d'argent fin, séparées d'elle de deux ou trois doigts. Entre ces feuilles, il y a une petite fente, à travers laquelle, sans que la toile fasse obstacle, on peut voir clairement et distinctement ce qui se trouve derrière elle: j'en ai fait l'expérience plusieurs fois; ce qui me persuade que cette Image prodigieuse n'a pas d'apprêt, c'est que s'il y en avait un la couche picturale s'interposerait entre le regard et ces objets derrière la toile* ». ¹⁹

Aucune peinture. C'est à un chercheur américain, Jody Brant Smith, que j'ai eu le plaisir de rencontrer à Washington lors d'un congrès, que je dois une remarque capitale: « *Il n'y a aucun indice qu'il y ait un craquelé. Pourtant, des peintures qui n'ont même pas la moitié de l'âge de la Guadalupe montrent sur toute leur surface un réseau de fines craquelures provoquées par le dessèchement de la peinture. Toute l'humidité laissée sur la peinture ou tout ce que l'on aurait pu utiliser pour colorer l'Image se serait certainement évaporé au cours des 450 ans de son existence* ». ²⁰

Une autre constatation capitale a été faite par ce même chercheur: il n'y a pas d'esquisse sous-jacente à l'image. « *Si l'absence d'esquisse préliminaire ne constitue pas une preuve de l'origine miraculeuse de la Guadalupe, la présence d'une telle esquisse, en revanche, aurait prouvé une fois pour toutes qu'elle n'était que l'œuvre d'un artiste humain* ». ²¹ Ajoutons

19 *Documentario Guadalupano, 1531-1768*, Mexico, 1980, p.229-230, ouvrage édité par le Centro de Estudios Guadalupanos.

20 Jody Brant Smith, op.cit., p.91.

21 Jody Brant Smith, op.cit., p.90-95.

encore que d'après tous les chercheurs qui ont examiné de près l'image miraculeuse, on ne peut, même au microscope, distinguer aucun coup de pinceau. Or, quel que soit le procédé de peinture utilisé, l'application de la couleur se fait toujours en laissant des traînées. Voici encore un témoignage récent, celui du professeur Francisco Camps Ribera, expert en peinture, qui examina la toile en 1954 et en 1963: « *Je ne pus trouver aucune trace de pinceau, ni que la toile ait reçu un apprêt... Aucun artiste humain n'aurait choisi pour exécuter une œuvre d'une telle grandeur une toile ou tissu de la qualité de l'ayate et encore moins avec une couture au milieu* ». ²² La surface colorée de l'image de la Guadalupe est unie comme sur une photo. Le tissu de maguey a pratiquement fonctionné comme une véritable pellicule photographique.

Des pigments inconnus. L'image de la Guadalupe n'est pas du tout comme celle du Christ sur le linceul de Turin. Il ne s'agit pas d'une empreinte en négatif, mais d'une image positive et en couleurs. S'il n'y a pas de peinture, il y a néanmoins des pigments colorés. En 1936, le recteur de la basilique de la Guadalupe, Felipe Cortés Mora, offrit à l'évêque de la ville de Saltillo quelques fils de l'image miraculeuse. Cet évêque, Francisco de Jesus Maria Echavaria eut un beau jour la bonne idée de sortir de son reliquaire deux de ces fils pour les remettre à Ernesto Sodi Pallarés. Celui-ci connaissait Fritz Hahn, professeur d'allemand à la même université où il travaillait et F. Hahn était ami de Richard Kuhn, prix Nobel de chimie en 1938. Mais nous sommes encore au début de 1936. C'est donc, comme le souligne J.J. Benitez, grâce à l'enchaînement de toute une série de circonstances que cette découverte extraordinaire put être faite: « *sur ces deux fibres, l'une de couleur rouge et l'autre jaune, il n'y a aucun colorant végétal, ni animal, ni minéral* ». ²³ Mais quand on retire de notre jolie planète tout ce qui correspond à ces trois ordres, il ne reste plus grand chose!

Autrement dit, ces pigments sont d'origine inconnue. Ils n'appartiennent pas à notre monde.

Malheureusement, Richard Kuhn ne publia pas le protocole de ses analyses. Nous n'avons que ses conclusions. Quand J.J. Benitez voulut entrer en contact avec le prix Nobel, il apprit seulement son décès. Jody Brant Smith essaya de contacter son fils par l'intermédiaire de l'attaché culturel de l'Ambassade d'Allemagne à Washington, mais en vain. Les protocoles ont-ils existé, sans être pu-

²² Texte cité par Rafael Estartus Tobella dans son Introduction au livre de José Aste Tönsmann *El secreto de sus ojos*, Tercer Milenio, Lima, 1998, p.35.

²³ Ernesto Sodi Pallares, op.cit., p.80; J.J. Benitez, op.cit., p.48-50.

bliés ? Sont-ils oubliés ? Dans quel tiroir ? Ont-ils été détruits par la guerre ?²⁴ Nous n'en savons rien, mais, de toute façon, ces analyses ont été confirmées par d'autres méthodes. En mai 1979, J.B. Smith et Philip Serna Callahan entreprennent de nouvelles recherches. Il faut vous préciser que le premier est professeur assistant de philosophie et religion au Pensacola Junior College, en Floride, et « *Master of Arts* » de l'Université de Miami; le second, biophysicien de l'Université de Floride, expert en peinture et docteur en Philosophie de l'Université du Kansas. Tous les deux font partie de l'équipe de scientifiques de la Nasa qui étudient le linceul de Turin. Voici le récit de J.B. Smith:

« Les autorités de la basilique avaient accepté que nous fassions un examen rapproché du tableau, en enlevant la vitre et que nous en prenions des photos à l'infrarouge, pourvu que nous évitions d'exposer l'image à une trop grande chaleur. Nous nous étions arrangés pour utiliser des lampes spéciales qui ne diffusent que peu de chaleur et nous avons un thermomètre que nous pouvions promener sur la surface de l'image continuellement.

La date avait été fixée pour ce rendez-vous tant attendu: 4 mai 1979. Callahan et moi étions arrivés à Mexico quatre jours plus tôt pour vérifier que les caméras, les lampes et les autres équipements nécessaires pour notre examen de la Guadalupe étaient bien rassemblés et en parfait état de marche.

Qu'allions-nous trouver quand nous pourrions voir l'Image de près ? Qu'allait révéler l'infrarouge ? Les nouvelles techniques scientifiques allaient-elles résoudre les mystères entourant ce tableau ?

Philip Callahan et moi-même avons peu dormi la nuit précédente. Au début de la soirée du Vendredi 4 mai, lorsque la basilique eut été fermée aux fidèles, nous arrivâmes, comme convenu, devant le bâtiment administratif qui se trouve derrière la nouvelle basilique, mais pour être déçus! Manquaient en effet les responsables du système de sécurité de l'image. Il fallut reporter les expériences de quelques jours ».

Ainsi poursuit J.B. Smith:

« Soudain, de l'obscurité d'un garage souterrain émergea notre traductrice, accompagnée de plusieurs hommes en costumes ecclésiastiques. J'avais rencontré la plupart d'entre eux... Callahan, catholique, demanda à recevoir la communion, ce qui lui fut accordé. Puis, nous

24 Jody Brant Smith, *The Image of Guadalupe, myth or miracle ?*, Doubleday and Company, Garden City, New-York, 1983, p.117-118.

observâmes l'ouverture d'une énorme porte en acier inoxydable et comment douze hommes firent glisser le tableau de taille humaine jusqu'au caveau... Cela prit deux heures à l'équipe de douze hommes pour déposer le cadre extérieur lourdement chargé de pierreries, puis la vitre à l'épreuve des balles et finalement le cadre intérieur. Tandis que quelques hommes plaçaient soigneusement l'image avec son dos d'argent dans la position que nous avons demandée, d'autres nettoyaient la vitre, d'autres encore s'affairaient pour trouver des prises de courant pour nos lampes... Nous examinâmes d'abord l'image avec nos simples yeux et une petite loupe à main, à moins d'un demi-pouce de la surface. Nous vîmes immédiatement que l'or des rayons entourant la silhouette était très écaillé et balafgré. Les prêtres avaient probablement remarqué notre déception car ils nous rappelèrent que les rayons métalliques dorés avaient été ajoutés à l'image et ne correspondaient pas à la matière de l'image originale ».

Les recherches continuèrent donc systématiquement. Cette nuit-là, ils prirent 75 photos dont 40 à la lumière infrarouge. Mais en avril 1981, les mêmes Smith et Callahan furent autorisés à reprendre leurs investigations et ils réalisèrent alors plus de cent nouvelles photographies, quelques unes avec des lumières proches de l'ultraviolet ou de l'infrarouge, certaines portant sur des détails repérés comme particulièrement intéressants, grâce aux premiers clichés réalisés en mai. Une fibre fut prélevée sur le bord de la tilma pour analyser sa composition en laboratoire par spectroscopie, etc.²⁵ Le bleu du manteau reste pour Callahan un véritable mystère. Il tente bien quelques hypothèses très techniques pour l'expliquer mais reconnaît que finalement aucune n'est satisfaisante :

« Le manteau est d'un bleu turquoise profond, plus proche du bleu que du vert. Il ne semble pas correspondre à ce que les artistes appellent un vert turquoise (oxyde de cobalt mélangé à du chrome et de l'aluminium). Il ne ressemble pas non plus au bleu de Brême ou vert-citron (mélange de cuivre et d'hydroxyde de carbonate)... La couleur ressemble bien à la nuance que l'on trouve sur les fresques Mayas primitives ou sur les 'livres' en peaux de bêtes des Mixtèques. Ces couleurs semblent avoir été faites d'oxyde de cuivre... mais on est ici devant un phénomène inexplicable, car tous ces bleus sont semi-permanents et connus pour faner considérablement avec le temps, surtout dans les pays chauds. Au contraire, le bleu du manteau de la Vierge est « d'une intensité égale, non fanée, d'un pigment bleu à demi transparent, inconnu... aussi brillant que s'il avait été posé la semaine dernière ».

25 Pour plus de détails, voir Jody Brant Smith, op.cit., p.106-107.

Callahan trouve le rose de la robe encore plus mystérieux que le bleu du manteau :

*« La robe reflète intensément les radiations visibles, mais reste cependant transparente aux rayons infrarouges... de tous les pigments étudiés, le rose est de loin le plus transparent... il est peu vraisemblable que ce soit du cinabre ou de l'hératite qui sont tous deux des pigments rouges de l'Inde. Ce n'est pas non plus un minéral orange (trop jaune), car tous ces minéraux sont opaques et non transparents aux infrarouges. Le plomb rouge peut être exclu pour la même raison. L'oxyde rouge est un pigment absolument permanent... ce serait un candidat vraisemblable s'il n'était pas lui aussi complètement opaque aux rayons infrarouges. Cela ne laisse que les rouges d'aniline modernes. Pourtant, on ne trouve nulle part dans ce tableau de couleurs d'aniline modernes... c'est finalement inexplicable ».*²⁶

Pour éviter toute explication miraculeuse de l'éclat exceptionnel du bleu du manteau et du rose de la robe, certains avaient imaginé que les gens d'Eglise auraient pu charger périodiquement des peintres de faire secrètement quelques retouches. Mais pour J.B. Smith cette hypothèse ne tient pas. Il n'y a absolument aucun signe de retouches, aucun coup de pinceau, aucun craquelé, aucun pigment écaillé. Bref, la brillance intacte des couleurs turquoise et rose reste inexplicable.²⁷

Cette fraîcheur des couleurs est d'autant plus « *inexplicable* » que l'image ne bénéficia jamais des mesures de protection que l'on observe aujourd'hui dans tous les musées pour toutes les peintures anciennes. Je l'avais déjà évoqué à propos de la conservation du tissu, mais ici il s'agit plus précisément de la conservation des couleurs. Alors que dans les musées ces œuvres sont présentées dans la pénombre, l'image de la Guadalupe fut soumise pendant des siècles au rayonnement tout proche des cierges par milliers. Callahan a voulu se rendre compte plus exactement du caractère prodigieux de la conservation des couleurs. Il a mesuré pour cela l'intensité de lumière ultraviolette émise par un seul cierge du type le plus courant en usage dans les églises et il a trouvé un rayonnement de plus de 600 micro-watts! « *Si l'on multiplie* », dit-il, « *ce résultat par les centaines de cierges votifs disposés sur l'autel d'une petite chapelle, tout près de l'Image, sans la protection d'une vitre qui filtrerait cette radiation ultraviolette, on ne peut pas comprendre comment l'Image a pu même résister. L'excès de rayons ultraviolets décolore rapidement la plupart des pigments, qu'ils soient organiques*

26 Callahan, cité par Jody Brant Smith, op.cit., p.98-99.

27 Jody Brant Smith, op.cit., p.107-108.

*ou inorganiques, particulièrement les bleus. Pourtant, le portrait originel garde toute sa fraîcheur et son éclat, comme au jour de sa formation ».*²⁸

Une des caractéristiques les plus étonnantes de ce tableau, c'est qu'il semble changer de taille et de coloration selon la distance à laquelle on le contemple. Callahan qui a étudié le phénomène de l'iridescence des plumes d'oiseau et des écailles de papillon explique que « *cet étrange effet est produit par la diffraction de la lumière sur la surface* » :

« Au-delà de 6 ou 7 pieds... le ton de la peau devient ce qu'on pourrait au mieux décrire comme un vert olive, un 'olive indien', ou un ton gris-vert. Il semblerait que de quelque façon le gris et le pigment blanc étendu sur le visage et les mains se combine avec la surface rêche de la tilma sans apprêt pour collecter la lumière et diffracter de loin la nuance peau olive... Une telle technique semble impossible à réaliser par la main de l'homme; pourtant, on rencontre cet effet souvent dans la nature. Dans la coloration des plumes d'oiseau, des écailles de papillons et des élytres de scarabées aux couleurs brillantes. De telles couleurs physiquement diffractées ne sont pas le résultat de l'absorption et de la réflexion de pigments moléculaires mais plutôt de la 'surface sculptée' de la plume ou des écailles de papillons ».

Ce détail de l'effet d'iridescence a donné naissance à bien des hypothèses. On a pensé à une sorte de lotion, à des teintures particulières. D'autres ont pensé que les fibres avaient, peut-être, été teintées séparément avant le tissage de la toile. Mais rien de tout cela ne semble très sérieux à ceux qui ont examiné la toile de près comme Callahan et J.B. Smith:

« Quand Callahan et moi-même nous examinâmes le visage à travers une loupe, dans cette nuit du 7 mai 1979, nous comprîmes qu'aucune explication ne pouvait rendre compte de toutes ses mystérieuses propriétés ».

Encore un dernier détail: on sait que les toiles tissées avec ce genre de fibres sont nécessairement assez grossières. C'est bien le cas de la tilma de Juan Diego, mais de façon tout à fait extraordinaire, les défauts de la toile semblent avoir été utilisés subtilement pour concourir à la beauté de l'image. Le mystérieux artiste auteur de ce chef d'œuvre finalement « *tire avantage du manque d'apprêt de la tilma pour lui donner profondeur et la rendre plus semblable à la vie. Ceci est particulièrement évident pour la bouche où une fibre grossière du tissu s'élève un peu au-dessus du niveau du reste de la toile et suit parfaitement le bord supé-*

28 Philip S. Callahan dans *La tilma de Juan Diego, técnica o milagro ?*, Editorial Alhambra Mexicana, 1981, p.91-92.

rieur de la lèvre. La même imperfection maladroite se retrouve sous la partie éclairée de la joue gauche et sous l'œil droit ». Et Callahan conclut ainsi: « Je considère comme impossible qu'aucun peintre humain ait pu choisir une tilma avec des imperfections de tissage disposées pour accentuer les ombres et les rebauts et obtenir ainsi un tel réalisme. La possibilité de simple coïncidence est encore plus invraisemblable! ». ²⁹

Finalement, une spectrophotométrie du tableau fut réalisée par Donald J. Lynn, scientifique associé au Jet Propulsion Laboratory de Pasadena, en Californie. Je n'en connais malheureusement pas les résultats. ³⁰ Mais je peux signaler un autre phénomène absolument extraordinaire, lui aussi, et qui explique pourquoi les couleurs paraissent si lumineuses. Elles émettent effectivement de la lumière. « C'est un fait surprenant », explique le Père Mario Rojas, « et je l'ai personnellement vérifié. Lorsqu'on photographie l'Image de la Très Sainte Vierge de la Guadalupe, dans l'obscurité et sans flash, les photos obtenues sont surexposées. ³¹ Rigoberto Montiel photographia l'Image pendant que les ophtalmologues examinaient les pupilles de la Vierge, dans l'ancienne basilique, alors que l'on avait éteint toutes les lumières électriques et qu'il ne pouvait compter que sur la lumière tombant des vitraux et sur son objectif complètement ouvert. Sur la photo, révélée quelques jours plus tard, on constata que les couleurs étaient plus claires, surexposées. Il est certain que l'Image irradie de la lumière qui émane d'elle continuellement. Cette lumière provient surtout de la partie centrale de la Sainte Vierge ». ³²

A-t-on modifié le miracle de Dieu ? Dans leur travail, aussi bien J.B. Smith que P.S. Callahan ont toujours souligné la distinction qui leur paraissait s'imposer à la lumière de leurs recherches entre l'image de la Vierge elle-même et les détails qui l'entourent: les rayons dorés qui entourent l'image, les étoiles du manteau, les broderies de la robe, les bordures dorées de la robe et du manteau, le croissant de lune sous les pieds de la Mère de Dieu et l'ange qui soutient le tout. Leur conclusion est que ces éléments du tableau sont autant d'ajouts, œuvre humaine due à quelque peintre parfaitement terrestre. « *Le chérubin* », dit Callahan, « est au mieux un dessin médiocre. Les bras sont maladroits, hors de proportions, et manifestement ajoutés pour supporter la Vierge Marie. Le visage est réaliste mais n'a rien de la beauté ou de la technique géniale que l'on voit sur le visage gracieux de la

29 Callahan, cité par Jody Brant Smith, op.cit., p.100-101.

30 C'est J.B.Smith qui le signale, op.cit., p.107.

31 « La photo a été prise avec une caméra Pentax, grand angulaire et pellicule Kodak ASA 100 et l'obturateur complètement ouvert », précise en note le Père Mario Rojas.

32 P.Mario Rojas Sanchez *Guadalupe, Simbolo y Evangelizacion*, édition de l'auteur, Mexico, 2001, p.25.

Vierge... Les cheveux sont probablement du noir d'oxyde de fer. Ils débordent sur la lune, comme on peut le voir par la ligne dessinée qui les entourent... Le bleu des ailes est sévèrement écaillé... L'ange a dû être ajouté après la lune puisque ses cheveux débordent sur elle. Cette partie du tableau est dans un très mauvais état ».

En outre, toujours d'après Callahan, à certains endroits correspondant à ces ajouts, on distingue un apprêt, maladroit, mais réel et des coups de pinceaux, alors que ceux-ci sont complètement absents des parties originales. La ceinture avec son nœud serait aussi un ajout ou, à tout le moins, il aurait été modifié, car les descriptions les plus anciennes le décrivent comme violet et non comme noir. On ne pourrait donc pas déduire de cette ceinture et de la forme particulière de son nœud que la Vierge s'était présentée comme enceinte. Mais, par ailleurs, l'ampleur des plis de la robe suffit, d'après les médecins, pour suggérer que la Vierge, sur cette image, est enceinte.³³ Toute la partie inférieure aurait été retouchée.

Il y a là incontestablement un problème. On ne peut, à la fois, s'appuyer sur les observations de Callahan et Smith lorsqu'elles confirment le caractère extraordinaire de l'image et les récuser lorsqu'elles signalent les différences constatées sur un certain nombre d'éléments secondaires. Les photos de détails, agrandis, laissent d'ailleurs nettement voir les détériorations subies par ces parties contestées. De même le chevauchement de certains traits cachant une couche inférieure. Il reste simplement à essayer de comprendre. C'est ce que certains ont tenté de faire en voyant dans ces modifications le désir de rapprocher un peu l'image miraculeuse de ce que les Espagnols étaient habitués à considérer comme beau dans leur pays d'origine, afin de les aider à accepter cette nouvelle dévotion. Callahan signale une Vierge espagnole « *de la Merced* », de la fin du XV^e siècle, peinte par Bonanat Zaortiza, qui se trouve aujourd'hui au Musée d'Art de Catalogne et présente les mêmes ornements que celle de la Guadalupe du Mexique: la broche à l'encolure de la tunique avec une croix, le manteau orné d'or, la bordure de la tunique, les manches fourrées d'hermine, etc.³⁴

D'autres insistent davantage sur une intention purement religieuse et non plus esthétique. Les rayons dorés entourant la Vierge, la lune sous ses pieds avec l'ange soutenant le tout, seraient plutôt une allusion à la description de la « *femme* » évoquée dans l'Apocalypse de saint Jean: « *Un grand signe apparut dans le ciel: une femme,*

33 Philip S. Callahan et Jody Brant Smith, *La tilma de Juan Diego, tecnica o milagro ?*, Editorial Alhambra Mexicana, 1981, p.51.

34 Cité par Francisco Anson, *Guadalupe, lo que...*, Ed. Rialp, Madrid 1988, p.104.

TABLE DES MATIERES

Préface	5
Une bombe à retardement	7
1) L'Histoire	11
2) Les découvertes scientifiques	22
1- le tissu	22
2- l'image	28
3- les yeux	45
4- les broderies de la tunique	64
5- les étoiles du manteau	69
3) Le contexte des apparitions	74
1- la conquête du Mexique	74
2- un pouvoir résigné à disparaître	79
3- une religion qui tourne au cauchemar	89
4- conversions massives	99
5- les exactions: le faux, le vrai	104
6- des épidémies qui tournent à l'extermination	108
4) Une évangélisation modèle	114
1- le choix de Juan Diego	114
2- le choix du nom de "Guadalupe"	118
3- l'insertion dans la culture mexicaine	126
4- la Mère de tous ceux qui souffrent	132
5) Un message pour notre temps	138
1- l'extension de la dévotion	138
2- la science au service de la foi	141
3- la divinité du Christ	145

ANNEXES

1 Les Nouvelles recherches (mise à jour 2008)	147
1- recherches historiques	147
2- recherches scientifiques	153
3- recherches théologiques	158
2 Les Sources	161
1- le Nican Mopohua	161
2- le "codex 1548" ou codex Escalada	165
3- le récit primitif	171
4- le "codex Saville" ou codex Tetlapalco	177
5- la "tira de Tepechpan"	180
6 -des pièces archéologiques	182
7- différentes allusions dans divers documents	184

8- les Informations de "1666"	191
9- témoignages plus tardifs	204
3 Les oppositions à travers l'histoire	205
1- l'ancien culte païen	205
2- le silence des témoins: Bernardino de Sahagun	207
3- le silence des témoins: Zumarraga	212
4- le silence des archives	213
5- première contestation: Muñoz	216
6- les contestations modernes	220
7- une thèse en Sorbonne	221
8- un théologien, ancien prêtre	223
9- une thèse en faculté de théologie	225
10-le sommet de la contestation	227
4 Après la canonisation de Juan Diego	232
5 Essai de traduction du Nican Mopohua	237
6 Essai de traduction du récit primitif	248